

Séance publique du 6 décembre 2021

**Un impossible à dire
La transmission silencieuse des barbaries du XX^e siècle à la
troisième génération**

Gemma DURAND* & Dorota ANDERSZEWSKA**

* Médecin gynécologue, membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

** Violon Solo Super soliste de l'Orchestre National de Montpellier Occitanie, membre correspondant de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Nota : Cette conférence de Gemma Durand a été accompagnée au violon par Dorota Anderszewska. Les titres des morceaux interprétés figurent dans le bulletin imprimé n° 52 de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier à l'emplacement auquel ils ont été joués. Cette conférence a été filmée et est disponible dans une playlist de l'académie sur YouTube (lien :

https://www.youtube.com/playlist?list=PLvwCHzm6EDamAgfyN93ez9XquDj_GWxHh) On peut donc écouter à la fois intervention et musiques.

MOTS-CLÉS

Shoah, Guerre d'Espagne, Exil, Dictature Argentine, Transmission, Héritage, Silence, Troisième génération, Culpabilité, Pardon.

RÉSUMÉ

Ce qu'ont subi les peuples soumis aux dictatures sanglantes du siècle dernier est au-delà de l'humain. Le traumatisme est refoulé, silencieux, il n'y a plus de mots pour le dire. La seconde génération reçoit ce traumatisme sans aucune conscience de cette transmission. Sans le savoir, ces enfants protègent leurs parents, ils sont fusionnés et eux aussi font silence car parler pourrait fissurer cette protection. La troisième génération hérite du traumatisme qui fait trace en une blessure inconsciente.

Miguel Estrella, enfermé dans les geôles uruguayennes pour avoir tenté d'échapper à la dictature argentine, Aleksander Kulisiewicz, déporté au camp de Sachsenhausen pour avoir critiqué le régime nazi, Pau Casals et Joan Alavedra, exilés dans le sud de la France pour avoir échappé au franquisme ont inventé un au-delà du langage. Par leur poésie et leur musique, ils ont pu dire.

KEYWORDS

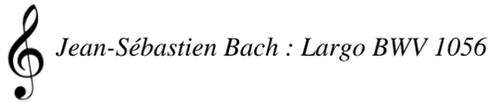
Holocaust, Spanish Civil War, Exile, Argentinian dictatorship, Transmission, Heritage, Silence, Third generation, Guilt, Forgiveness.

ABSTRACT

What people suffered under the bloody dictatorships of the last century is beyond human. The trauma is repressed, silent, there are no more words to say. The second generation receives this trauma without any awareness of this transmission. Without knowing it, these children protect their parents, they are merged and they too are silent

because talking could crack this protection. The third generation inherits the trauma that traces into an unconscious injury.

Miguel Estrella, locked in Uruguayan jails for having tried to escape the Argentine dictatorship, Aleksander Kulisiewicz, deported to the Sachsenhausen camp for having criticized the Nazi regime, Pau Casals and Joan Alavedra, exiled in the south of France for having escaped to Francoism invented something beyond language. Through poetry and music, they could say.



Miguel Angel Estrella

*Notre Père
Qui es aux cieux
Que ton nom soit sanctifié
Que ton règne vienne
Que ta volonté soit faite...*

Au fond d'une cellule obscure de la prison militaire *Libertad* de Montevideo, Uruguay, le pianiste argentin Miguel Angel Estrella tous les matins s'agenouille et dit le Notre Père. Mais à l'avant-dernière phrase sa voix s'étrangle et malgré ses efforts il n'arrive pas à prononcer :

*Comme nous pardonnons aussi
À ceux qui nous ont offensés.*

Nous sommes en 1977. Miguel Angel Estrella a fui la dictature militaire argentine accusé qu'il était de soutenir, par sa musique, les milieux populaires opprimés, *les sans-voix*. Le général Videla qui venait de renverser par un coup d'état le gouvernement d'Isabel Peron, faisait régner la terreur. Quatre juntas militaires se succédèrent, de 1976 à 1983, entraînant 30 000 disparitions, fusillant 15 000 personnes, enfermant 9 000 prisonniers politiques et poussant vers l'exil 1 million et demi de personnes. Plus de 500 bébés furent enlevés aux disparus et offerts aux familles proches du pouvoir.

À la fin de sa prière, le pianiste, endolori par la torture quotidienne, se relève lentement et s'installe à son piano imaginaire. Là, en silence, il joue, il laisse aller ses mains dans l'espace nu de l'enfer. De la sixte à l'octave il suit des yeux ces mains que les bourreaux ont promis de couper le lendemain. Préludes et fugues de Bach, études de Chopin puis la musique populaire argentine qu'il aime tant.

Aleksander Kulisiewicz

Le 23 octobre 1939, à Cieszyn au sud de la Pologne, deux agents de la Gestapo frappent à la porte de Franciszek Kulisiewicz. C'est son fils, Aleksander, qui ouvre. « Mon père n'est pas là ». « Suivez-nous, vous êtes sur la liste aussi ».

Né d'une musicienne hongroise et d'un professeur de latin, Aleksander a vingt et un ans, il étudie le droit, gagne sa vie comme journaliste et fait de la musique dans la

Pologne occupée. Il compose et chante accompagné de sa guitare. Le jeune homme est doué d'une exceptionnelle mémoire. Sous son nom de plume Tytus, il a souvent critiqué le régime nazi. Il s'est insurgé contre la Nuit de cristal et il a exalté le patriotisme polonais.

Il est conduit au quartier général de la Gestapo à Berlin où il reste enfermé sept mois. Mais les autorités nazies ne s'y sont pas trompées, le jeune homme parle couramment cinq langues et peut se révéler utile, il se voit octroyer le statut de *prisonnier sous protection*.

Il est transféré au camp de Sachsenhausen où il restera cinq ans. Là, il partage ses journées entre les travaux forcés à la briqueterie et les heures aux tâches administratives et aux traductions au bureau du camp. Il consacre ses nuits à la musique. Dans un baraquement peu éloigné du sien, des hommes, tous les soirs, se réunissent en cachette. Étoile jaune sur la poitrine, ils chantent à mi-voix cachés par des barricades recouvertes de couvertures. Le chef de ce chœur de fortune, Martin Rosenberg, deviendra son ami.

Très vite, la réputation du jeune Aleksander et de sa mémoire fait le tour du camp et, dans la cour, lors des corvées de balayage, l'un ou l'autre s'approche de lui. « Je t'écoute », dit-il. Et l'homme, désespéré, de livrer en pleurant à l'oreille d'Alex, son chant, son dernier testament. Aleksander est concentré, il retient tout ce qui lui est donné. Aron Liebeskind lui confie, quelques heures avant de mourir :

*Crématoire porte noire
Qui à l'enfer mènera
On y traînera des corps noirs
Que la flamme brûlera
On y traîne mon garçon
Aux cheveux d'or fin
Avec en bouche tes mains
Comment ferai-je, mon fils ?*

Lorsqu'Aleksander est libéré en avril 45, il est dans un état de faiblesse extrême et après avoir rejoint Varsovie, où l'attend son père vivant, il est hospitalisé. C'est là qu'il livre à une infirmière qui note sous sa dictée, dans un souffle, 716 pages de chants et de poèmes mémorisés.

Aleksander consacra le reste de sa vie à chanter accompagné de sa guitare, sur toutes les scènes d'Allemagne y compris jusqu'à Nuremberg, les voix de ceux qui n'avaient pas d'autre moyen de dire. Tout en continuant, méthodiquement, à collecter les chants de ceux qui en ont réchappé. Les archives musicales d'Aleksander Kulisiewicz sont aujourd'hui conservées grâce à son fils Krzysztof, classées de A comme Auschwitz à S comme Sachsenhausen, au Musée du Mémorial de l'Holocauste à Washington.

Pau Casals et Joan Alavedra

Le 18 juillet 1936, le journaliste catalan, Joan Alavedra, parle à Radio Barcelone. Il y anime une chronique quotidienne. « Peu de temps après la première de la IX^{ème} Symphonie, explique-t-il, Beethoven vivait aux abords de Vienne dans un couvent bâti par des moines catalans. C'est là qu'il écrivait ses derniers quatuors... » Mais, alors qu'il s'apprête à conter la mort du père de l'Hymne à la joie, les micros sont coupés. On le presse de partir vite et d'aller se mettre à l'abri, la parole du poète se perd dans les limbes de l'horreur. La guerre est déclarée.

Ce même 18 juillet 1936, son ami le musicien Pau Casals dirige, au Palais de la Musique Catalane, l'orchestre qui porte son nom. Deux hommes font irruption. Maître,

partez vite, rentrez chez vous et protégez-vous. Les généraux se sont soulevés. La guerre est déclarée. Casals se tourne vers ses musiciens et d'une voix prise par l'émotion: « Mes amis, Dieu seul sait quand nous nous reverrons ni même si nous nous reverrons. Avant de nous quitter, voulez-vous que nous jouions L'hymne à la joie ? » C'est sur les derniers accords de la IX^{ème} de Beethoven que se sont séparés, plus tard dans la soirée, ceux qui devaient ne jamais se retrouver.

Le général Franco prit le pouvoir et face aux démocraties voisines paralysées par la montée des conflits imminents, l'Espagne entra dans une guerre sans merci sous les yeux d'un monde immobile. La Catalogne organisa une résistance forte mais, au terme de trois années, la victoire de Franco poussa 500 000 républicains à fuir. Personnalité politique éminente, Alavedra allait être fusillé sur la montagne de *Montjuïc*. Le couple Alavedra et leurs enfants, Maria (9 ans) et Macia (5 ans), passèrent les Pyrénées dans la neige et la peur, fin janvier 1939. Toute la nuit, ils marchèrent dans la longue file des catalans en fuite. Au bord du sentier des enfants mouraient, des vieillards s'effondraient. Pour garder ses forces, il fallait tout jeter au fond des ravins, les photos, les dentelles, les derniers souvenirs s'éteignaient en un bruit sourd. De l'autre côté de la frontière les attendaient les baïonnettes des tirailleurs sénégalais qui séparaient les familles. Ils furent enfermés dans les camps. Les Alavedra purent s'enfuir et rejoindre Paris où ils retrouvèrent Pau Casals. Ensemble, ils décidèrent de partager leur exil à Prades en Roussillon, près de leur terre, de leur langue, près des camps de réfugiés. Lorsque l'Allemagne envahit la France, les exilés furent pris au piège entre deux tyrannies qui se rejoignaient. Trois fois, Alavedra fut pris par la Gestapo, trois fois il s'échappa.

Les Alavedra et les Casals vivront, là, dix douloureuses années d'exil.



Ernest Bloch : Vidui (Contrition)

Le silence

Guerre et exil, douleur et effroi, de tous ces drames, les Alavedra ne parleront jamais. Joan Alavedra est mon grand-père, sa fille Maria est ma mère. De tout cela, ni l'un ni l'autre ne m'ont jamais parlé.

Les souffrances des guerres, des déportations, des exils sont souvent enveloppées de silence par ceux qui les ont traversées. Ceux qui en ont réchappé ne peuvent dire, le récit est paralysé. Il ne s'agit pas d'un mutisme post-traumatique mais, à proprement parler, d'une perte du langage. Il n'y a plus de mots pour dire. La psychanalyste Suzanne Ginestet-Delbreil explique qu'une entreprise dictatoriale commence toujours par une manipulation de la langue. C'est là le plus violent affront fait aux victimes, plus fort que la souffrance. La souffrance reste supportable tant qu'elle peut être parlée. La langue est le garant de l'humanité, rien d'humain n'est innommable. Ce qu'ont subi les peuples soumis aux dictatures sanglantes du siècle dernier est au-delà de l'humain, humain au sens de la morale, au sens de l'ordre éthique. Cet inhumain leur a coupé la voix.

Primo Levi, le premier, a buté sur l'évidence du défaut de la langue : « Là où on fait violence à l'homme, dit-t-il, on le fait aussi à sa langue ». Il a essayé de dire mais il n'a pas pu. Les revenants n'ont-ils pas dit ou leurs descendants n'ont-ils pas voulu entendre ? « Mes enfants, poursuit Primo Levi, ont refusé d'entendre parce qu'ils avaient déjà tout perçu. [...] Ils devaient être, consciemment ou inconsciemment, chargés de peur ou de répulsion ». D'autres ont essayé d'écrire. Mais il a fallu interrompre l'écriture dans l'urgence de vivre. Choisir, comme Georges Semprun, entre l'écriture ou la vie. Ou

se résoudre, comme Michel del Castillo, à l'évidence que l'on finit par mourir, non de ce qu'on a vécu, mais de ce qu'on a écrit. Primo Levi, à force d'essayer de dire, a fini par mourir.

Cette première génération revenue de l'horreur se tait. Sans langage, il n'y a plus de possibilité de représentation, plus de transformation des affects en images. Pris au piège, les affects restent refoulés dans l'inconscient. Kant explique que le temps et l'espace sont indispensables à la pensée, ainsi il y a un blocage de la pensée. Dégagés de toute référence, les affects rangés là ne peuvent être symbolisés, ils n'ont plus accès au langage. Le traumatisme, poursuit Suzanne Ginestet-Delbreil, a handicapé l'appareil de *représentance*. Cette distance entre le refoulé et le conscient leur permet de survivre. Et la disparition de cette distance par l'écriture les met en danger.

Les enfants

La seconde génération, les enfants de ces hommes ou femmes, sont très proches de leurs parents. Ils sont fusionnés et plus encore pour ceux qui étaient déjà nés au moment de l'effroi. Cette fusion perturbe l'ordre entre les générations. Parents et enfants font corps et dans cette entité, la perception du drame se répand sur son torrent d'angoisse sans aucun mot prononcé.

Cette seconde génération reçoit massivement le traumatisme en silence et sans aucune conscience de cette transmission. Il n'est pas question d'héritage, ces enfants ne sont pas héritiers du traumatisme de leurs parents. Ils sont dans le traumatisme, avec eux et par eux. C'est un partage absolu qui fait fi de la différence. Ces enfants deviennent garants de la survie de leurs parents, explique la psychologue Valentine Chaix. On dit d'eux qu'ils sont contenant. Alors eux aussi font silence, car parler pourrait fissurer la protection qu'ils offrent à leurs parents. Et, grâce à ce silence, le traumatisme semble maintenu à distance.

« Tu aurais dû m'en parler. Je t'aurais aimé avec ta blessure, dit l'enfant ». « Je me suis tu pour te protéger, répond le père », écrit Boris Cyrulnik.



Felix Mendelssohn Bartholdy : Romance sans paroles op. 62 n° 1

Les petits-enfants

Dans le cas de l'exil des républicains espagnols, la troisième génération est née sur la terre d'accueil, la France le plus souvent. Elle n'a pas connu la guerre, n'a pas subi l'exil. L'intégration était acquise par le parent qui bien souvent a réalisé un mariage mixte. Ces enfants ont un passeport français, leur patrie est la France. Certains grandissent avec un pied de chaque côté de la frontière, riches de deux cultures, parlant deux langues. Parfois même ont-ils deux identités car, à la suite de la loi de 2007, ces petits-enfants de l'exil se sont vus offrir la nationalité espagnole. La loi a redessiné les contours vacillants de l'identité.

Ces enfants sont surinvestis émotionnellement et il n'est pas rare qu'ils soient nommés par un prénom fort qui fait lien, qui noue la chaîne des générations à ces événements, remarque le psychanalyste Jean-Pierre Winter. Ils représentent la vie retrouvée qu'ils ont pour mission de fortifier. L'enfant aîné de l'enfant de l'exil se voit confier un destin, il est enfant réparateur. À son insu, il protège son parent et au-delà ses

grands-parents. Il soutient, il consolide. Mais de tout cela, il ne sait rien, ou, du moins, il sait sans savoir. Il sait que sous le savoir qui est le sien, il y a un autre savoir.

Car au fil des ans, cette troisième génération, perçoit, en elle, une inquiétude. Comme une trace imprécise. Une blessure. Un sanglot s'étouffe face aux vieux films en noir et blanc d'exilés dans la montagne. Une douleur brûle là où la baïonnette du tirailleur sénégalais blessait pour séparer les familles à l'entrée dans les camps. Le souffle est court à l'idée de l'humidité, du froid du sable des camps. La peur, à chaque départ, de ne pas revenir. Des souvenirs en somme, mais des souvenirs d'événements jamais vécus. Des souvenirs empruntés ?

Quelque chose d'indéfinissable est inscrite en creux. « Quelque chose, écrivent Hélène Oppenheim-Gluckman & Daniel Oppenheim, que je n'arrive pas à nommer, pas transmis ou transmis en un creux informe familial mais que je ne comprends pas ». Pourtant, ces petits-enfants de républicains exilés connaissent tout du pays de leurs ancêtres, l'histoire avec ses heurts et ses drames. Une guerre civile avec son lot d'horreur, avec sa guerre dans la guerre, ses brigades internationales, Guernica croulant sous les bombes, un exode dont les images hantent encore les esprits, un accueil humiliant, l'étau qui se resserre entre deux dictatures. Mais il y a quelque chose qu'on leur a caché.

Peu à peu ils comprennent qu'ils portent le traumatisme. Massivement. Comme s'ils l'avaient vécu. Il n'est plus question ici de fusion ni de partage absolu mais à proprement parler d'héritage. « Étouffante sensation, écrit Helen Epstein, de porter lourdement en héritage quelque chose qui ne leur appartient pas. [...] Tous les petits-enfants ont reçu le traumatisme de leurs parents et grands-parents ». « En eux vivent, dit Cyrulnik, des ombres angoissantes, des fantômes témoins d'un crime ».

En silence et à leur insu, ils en ont hérité. Cet héritage fait trace en eux par une blessure qui peut se révéler dangereuse si elle n'est pas appropriée. « Ce que tu as hérité de tes pères, afin de le posséder, dit Goethe dans Faust, acquiers-le ». Freud, à la suite de Goethe, explique la nécessité de prendre possession d'un héritage. Pour cela, les petits-enfants partent à la recherche de ce qui leur a été caché.

La transmission inconsciente

Par où passe cette transmission semblant voler d'âme à âme ? C'est une transmission indépendante de la volonté. C'est l'insu du sujet, fait d'expériences vécues puis oubliées. Cela se passe dans ce que Freud a appelé *la vie psychique*. De *surmoi* à *surmoi* disent les psychanalystes. C'est l'héritage archaïque. Un héritage qui, selon Freud, n'englobe pas seulement des dispositions mais aussi des contenus, des traces mnésiques relatives au vécu des générations antérieures. « Et ce qui se transmet inéluctablement, poursuit Winter, ce n'est pas le bien ou le mal, le bon ou le mauvais, c'est l'angoisse ».

Un des vecteurs de cet héritage réside dans la langue elle-même. Pas la langue qui dit puisque rien n'est dit. La langue qui nous est transmise par ceux qui nous enseignent la vie. Car, poursuit le psychanalyste, comme nous empruntons la langue à ceux qui nous ont précédés, nous assimilons, en même temps, les blessures qu'elle contient.

C'est lors du temps mystérieux de l'origine que ce contenu se transmet. Il s'insinue dans les replis des tablettes d'écriture qui représentent l'embryon dans le Talmud. Posés sur le commencement, le bien des bénédictions mais aussi le poids des malédictions, les drames, les barbaries, tout est reçu et, dans l'instant, oublié. Il s'agit, dit Freud, du savoir originaire.

« N'est-il pas des héritages trop lourds à porter ? » demande le rabbin Delphine Horvilleur. Certes, mais mieux vaut un héritage lourd qu'une insoutenable légèreté d'être.

Pour échapper au déluge, nous dit la Bible, Noé, sa femme et leurs trois fils fuirent à bord de l'arche. L'exode fut long, chargé d'angoisses et de peurs. Delphine Horvilleur explique que cette promiscuité dans l'arche dans un contexte de violentes angoisses a créé, pour la famille de Noé, une tentation fusionnelle qui a mis à mal la pudeur. La membrane séparatrice de la pudeur, qui fait que l'autre est autre, est devenue perméable. Alors, les générations s'assemblent, se fusionnent et ne font qu'un. C'est ce que nous dit La Bible lorsqu'elle parle de la tente de Noé mal fermée, de ce regard de Cham échappé, de ce manteau mal posé.

C'est par ce voile de la pudeur déchiré que le traumatisme va sourdre et se répandre de génération en génération, sans mots pour le porter, blessant ceux qui n'étaient pas nés.



John Williams : La Liste de Schindler

Un autre langage

Les poètes et les musiciens ont le don du sous-entendu, ils ont compris cette transmission bien avant les psychanalystes, remarque Winter.

Pour permettre à ses descendants d'entendre ce qu'aucun récit ne pourra jamais conter, Miguel Angel Estrella a su cet autre langage. Son piano, Bach, les fugues et les préludes, Chopin, les études, et encore et toujours, la musique populaire argentine. C'est ainsi qu'il a pu dire. En créant la fédération internationale Musique-Espérance il a officialisé son récit lui permettant de se répandre parmi les peuples et au fil des générations. En cela, il a mis sa musique au service des droits de l'homme, de la paix et de la jeunesse.

Aleksander Kulisiewicz, malgré son très jeune âge, l'a su aussi. En mémorisant les chants de ceux qui, à ses côtés, mouraient, il emportait les mots nouveaux, il fabriquait les métaphores, les représentations seules capables de témoigner. Et très certainement, durant le reste de sa vie consacrée à chanter, au fond de la salle obscure, des petits-fils, en silence, écoutaient.

Pour moi, la transmission inconsciente de l'histoire familiale est passée par la poésie.

Bien avant la guerre d'Espagne, en 34, les faits d'Octobre avaient entraîné la chute de l'État catalan et l'emprisonnement de tout le gouvernement. Alavedra fut enfermé dans les cales du vaisseau prison *Ciudad de Cadiz*. Lorsqu'il fut libéré le 24 décembre, après la joie des retrouvailles avec les siens, il fit la crèche dans un coin du salon avec sa fille Maria alors âgée de cinq ans. Mais, après que le dernier santon de terre cuite eut été posé sur de la mousse au bord d'une rivière, la fillette avait demandé à son père de faire parler les santons. Le poète s'était assis et, trois jours et trois nuits, sans s'interrompre il avait écrit. Il voulait conter à l'enfant l'ineffable joie de la Nativité mais, face aux tourments qu'il pressentait pour son peuple, s'est inséré, au fil des vers, le drame de la Passion. À travers chaque tableau, la beauté et la souffrance prenaient vie conjointement, l'espoir et le désespoir, sa confiance et sa peur. Quand le poème fut terminé, il tendit le cahier à la fillette.

Il y eut la guerre, puis l'exode. Mais lorsque dans la montagne il fallait tout jeter, Maria avait gardé, cachés sous son manteau, quelques trésors de l'enfant qu'elle était. À Prades, alors que les Casals et les Alavedra souffraient de faim et de froid, des Jeux Floraux en langue catalane furent organisés à Perpignan. « Alavedra, dit Casals un matin brandissant le journal, le montant du prix nous permettrait de manger pendant trois mois ! » Mais le poète n'était pas en état d'écrire lorsque Maria annonça qu'elle avait sauvé le cahier, dans la fuite précipitée. Le Poème du *Pessebre* – de la Crèche – remporta le premier prix. *Quand s'achèvera, si longue galère, en terre étrangère...* disent les chameaux fatigués d'une si longue marche à travers les déserts alors qu'ils rejoignent Bethléem. Casals annonça le soir-même qu'il allait le mettre en musique : « Je l'ai entier dans la tête ! J'écrirai un oratorio avec des solistes, un chœur et tout l'orchestre. Ce sera un message de paix qui parcourra la terre et par lequel nous dirons au monde ce que nous avons dans le cœur. Une sardane s'y jouera pour rappeler que l'œuvre est née du cœur de deux catalans en exil ».

Le langage ne dit pas tout de la pensée, dit Suzanne Ginestet-Delbreil. Il y a ce qui l'excède, que les poètes et les écrivains tentent de dire, que les compositeurs traquent dans un au-delà du langage, au-delà de la représentation.

L'oratorio *El Pessebre* a été inauguré à Acapulco en 1960 et, jusqu'à la fin de leur vie, Casals et Alavedra ont accompagné leur œuvre autour du monde entier. Jamais en Catalogne du vivant de Franco. Devant des rois, des reines, des présidents et des peuples de toutes cultures, par les paroles des santons de terre cuite et la musique du Maître, ils ont pu dire, ils ont transmis au monde le drame de leur peuple mais aussi leur espoir de paix. Aujourd'hui, *El Pessebre* est joué continuellement de capitale en capitale. Né de la douleur d'un exil, il chante, dans la foi qui l'anime, une parole à transmettre. Il a ce pas léger, exalté, de ceux qui marchent parce qu'ils croient et pas parce qu'ils fuient.

Ce poème, né du désir d'un enfant qui savait avant l'heure qu'il faudrait des mots pour dire ce qui deviendrait impossible même à penser, ce poème écrit par un homme qui pressentait qu'un jour les mots manqueraient, ce poème est devenu langage. Langage universel, disant l'effroi mais aussi l'espoir. Langage singulier, il est le seul récit qui soit venu jusqu'à moi. J'ai alors pu devenir la biographe de mon grand-père, j'ai réécrit le langage et ai pu conter l'histoire pour, à mon tour, la transmettre. La quatrième génération a pu entendre un récit délivré, elle est sortie, ainsi, de la malédiction. La cinquième génération vient de naître en paix.



Pau Casals : El Pessebre (Gloria)

Culpabilité & pardon

Il faut maintenant interroger les culpabilités.

La culpabilité criminelle est multiple. Elle est d'abord singulière, explique le Pasteur Gounelle reprenant les réflexions de Jaspers, Tillich et Arendt. Singulière, car issue d'un criminel qui ne peut s'en disculper en invoquant une quelconque obligation, un ordre reçu. Mais elle est aussi collective, en ce sens que les décisions d'un État concernent tous les membres qui le composent y compris les passifs ou même les absents de la scène du crime. Les décisions des gouvernants impliquent toute la nation, c'est la culpabilité politique. Au-delà même, elle touche les autres nations qui, par leur silence, sont politiquement coupables aux côtés d'une dictature. Mais, si la culpabilité est singulière et politique, elle est aussi celle de la conscience dont ne peut se défaire tout

homme s'il se prétend humain. C'est la culpabilité morale, ce tête-à-tête avec soi-même qui n'accepte la présence d'aucune instance supérieure. Si ce n'est celle de Dieu et c'est alors la culpabilité métaphysique.

Le psychanalyste et juriste Pierre Legendre tente d'interpréter la question de la responsabilité des bourreaux et des soldats qui obéissent à une instance supérieure. Sont-ils des meurtriers en tant qu'individu ? La criminalité bureaucratique fait du criminel un être instrumental. La volonté propre est époncée. C'est ainsi que les crimes les plus monstrueux ne sont plus accessibles à la question de la morale, du bien et du mal. La soumission a dénué chacun des acteurs de la faculté de penser. Or, c'est la seule faculté de penser, dit Arendt, qui permet le discernement du bien du mal.

Interroger aussi la difficile question du pardon.

Lorsqu'il pense au pardon, Miguel Estrella distingue le mal qui lui a été fait à titre individuel et celui qui a été fait à son peuple. Pour dépasser le premier, il a remis, dès sa sortie de prison, sa musique au service des autres, au service des droits de l'homme et de la paix. C'est plus difficile, confie aujourd'hui le musicien, de dépasser la question de l'État. Il rejette la question de l'oubli estimant qu'une société ne peut pas retrouver sa faculté créatrice si elle traîne des heures sombres, prétendues oubliées, qui n'ont pas été réglées. En effet, au sortir de la dictature se sont enchaînées les lois d'impunités et les amnisties des criminels et il a fallu attendre le récent mandat de Kirshner pour rouvrir cette page dramatique de l'histoire argentine afin d'offrir « mémoire, vérité et justice » aux familles des victimes.

Le pardon, dit Ricœur, doit toujours commencer à partir de la mémoire. C'est le seul travail du souvenir qui peut ouvrir à la voie du pardon. Il ne faut pas oublier, explique le philosophe Olivier Abel, le souvenir ne doit pas être brisé. Ce qui doit être brisé, c'est la dette. Le souvenir est premier, après viendra le nécessaire oubli. Pas un oubli de fuite mais un oubli actif. C'est l'ensemble souvenir et oubli qui ouvrira au pardon. Le pardon sera œuvre de générosité, constructeur d'humanité. Il n'est pas réservé au seul individu, un État peut en être le sujet. Le président Chirac, au Vel d'Hiv, et le chancelier Brandt, à Varsovie, l'ont montré.

C'est ainsi que l'Espagne s'est mise dans une impasse. Elle a commencé par l'oubli, bien avant de se préoccuper de la mémoire. En effet, et dans le désir licite de favoriser la transition démocratique au lendemain de la mort de Franco, les élites politiques ont signé un accord nommé le *Pacte d'oubli*. Les criminels ont été massivement amnistiés et ils ont pu couler leurs vieux jours en paix. Ils ont été présents, pour certains, aux plus hautes instances de la justice jusqu'à il y a peu et même jusque dans les rangs du gouvernement. Longtemps après est apparue l'évidence que rien ne pourrait délivrer des souffrances et des rancœurs sans l'indispensable mémoire et, en Décembre 2007, a été votée la loi dite de *la Mémoire Historique*, cherchant à établir la reconnaissance des fautes. La proposition d'obtention de la nationalité espagnole faite par José Luis Zapatero, chef du gouvernement, aux enfants et petits-enfants d'exilés nés à l'étranger a été entendue comme une demande de pardon, comme la reconnaissance des fautes, l'énonciation des barbaries. Mais, face à l'hostilité des mouvements conservateurs, la politique d'impunité établie par Franco a perduré. Loi de *la Mémoire Historique*... mais la mémoire peut-elle être historique ? Non, mémoire et histoire ne font pas bon ménage, explique le doyen Gounelle. La mémoire est subjective et elle a besoin des corrections de l'histoire pour être réparatrice. C'est très récemment que le chef du gouvernement, Pedro Sanchez, a décidé, sous la pression de l'opinion publique, d'engager des réformes ouvrant à une possibilité de calme retrouvé. De pardon peut-être. En août 2018 a été rédigée *la Loi de Mémoire Démocratique* qui reconnaît l'ensemble des crimes perpétrés

entre le coup d'État de 1936 et la promulgation de la Constitution Espagnole de 1978, qui condamne la dictature franquiste et assure la réparation morale des crimes commis.

Mémoire d'abord, oublié après, insiste Ricœur. L'inversion des séquences a fait du mal à mon peuple. A retardé, ô combien, la possibilité d'une paix retrouvée. Il ne faut pas jouer avec l'oubli, les psychanalystes le savent. Les amnésies issues des amnisties se retournent violemment alors qu'on les croit endormies.

« Nous a-t-on demandé pardon ? » interroge Jankélévitch ? Le pardon peut-il s'élaborer s'il n'a pas été demandé ? Seule la demande de pardon peut établir la conscience du crime. Peut donner sens à l'offense, explique Armand Abécassis. Elle scelle l'inoubliable de la remise en question de l'ordre éthique.

Mais le pardon va de pair avec un impardonnable. Hannah Arendt est formelle, on ne peut pardonner ce que l'on ne peut punir. Il est un inexpiable qui excède toute possibilité de peine et donc toute possibilité de pardon. Tout comme Jonas qui, malgré l'insistance de son Dieu, ne parvenait à pardonner aux habitants de Ninive, la Shoah, crime perpétré volontairement et librement, crime justifié et fondé dans l'âme des criminels, est un impardonnable.



Jules Massenet : Méditation « Thaïs »

Épilogue

Aujourd'hui, il est de notre devoir de veiller.

Une veille individuelle, en conscience. Une perception intime du bien et du mal, difficile car ce bien et ce mal évoluent avec les époques et les lieux. Ils sont parfois *entremêlés* pour reprendre le terme juste du Pasteur Gérard Delteil. Ils peuvent être brouillés par la soumission à une autorité.

Une veille collective aussi. L'abolition des dictatures et l'installation des démocraties sont indispensables mais pas suffisantes. L'exemple de la transition démocratique en Espagne qui faisait, dans les années 80, l'admiration du monde, nous le montre. Une société démocratique doit poser fermement ses interdits fondamentaux. Ils sont au nombre de deux, l'interdit du meurtre et l'interdit de l'inceste. C'est par eux que seront protégés l'indisponible, l'inappropriable de l'Homme dont dépend sa dignité. L'interdit, de façon générale, permet d'accéder à ce qui dépasse l'horizon de l'individu et contribue ainsi à le fonder comme sujet.

Le respect de l'interdit du meurtre repose sur le droit et la justice. Mais il repose aussi sur les dirigeants d'un pays. Car, face à nos sociétés modernes éprises de liberté, c'est à la classe politique qu'il revient de fixer la limite. Le courage politique repose sur la faculté de dire non.

Alors, l'assimilation d'un tel interdit sera possible, à la fois rationnelle et réfléchie mais aussi subjective, nichée au plus profond de la conscience. Et l'interdit pourra être défendu en tant que principe de vie.



Jean-Sébastien Bach : Largo BWV 1056

BIBLIOGRAPHIE

- ABÉCASSIS Armand, « *L'acte de mémoire* » in *Le pardon. Briser la dette et l'oubli*, Paris, Autrement, 1996
- CHAIX Valentine, « *Les chemins de l'horreur dans la mémoire. Analyse de la transmission du traumatisme de la Shoah chez les petits-enfants de déportés* ». École de Psychologues Praticiens, Paris, 2008
- CYRULNIK Boris, *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob, 1999
- DURAND Gemma, *Un poème en terre étrangère. Joan Alavedra et son poème du Pessebre*, Pézénas, Domens, 1997
- EPSTEIN Hélène, *Le traumatisme en héritage*, Paris, La cause des livres, 2005
- ESTRELLA Miguel Angel, Entretien avec Dora Valayer, « *Tu es des milliers* » in *Le pardon. Briser la dette et l'oubli* Paris, Autrement, 1996
- GINESTET-DELBREIL Suzanne, *La terreur de penser. Sur les effets trans-générationnels du trauma*. Plancoët, Diabase, 1997
- GOUNELLE André, « Mémoire, actualité, projet : notre relation au temps », *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, vol 52, 2021
- GOUNELLE André, « Quelle culpabilité ? Les Allemands et le nazisme selon Arendt, Jaspers et Tillich ». *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, vol 48, 2017
- HORVILLEUR Delphine, *En tenue d'Eve : Féminin, pudeur et judaïsme*, Paris, Grasset, 2013
- LEGENDRE Pierre, « L'impardonnable » in *Le pardon. Briser la dette et l'oubli*, Paris, Autrement, 1996
- LEVI Primo, *Le devoir de mémoire*, Paris, Mille et une nuits, 1995
- LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Robert Laffont, 1996
- OPPENHEIM-GLUCKMAN Hélène & OPPENHEIM Daniel, *Héritiers de l'exil et de la Shoah*, Ramonville Saint-Agne, Érés, 2006,
- RICÉUR Paul, « Le pardon peut-il guérir? » *Revue Esprit*, mars-avril *Revue Esprit*, mars-avril 1995
- WINTER Jean-Pierre, *Transmettre (ou pas)*. Paris, Albin Michel, 2012
- ZARKA Yves Charles, « Hannah Arendt et l'origine du mal », *Cités*, 2016/3 (N° 67), p. 3-16. DOI : 10.3917/cite.067.0003. URL : <https://www.cairn.info/revue-cites-2016-3-page-3.htm>